

LA LETTRE DE DLF CHAMPAGNE-ARDENNE

Président : Jacques DARGAUD

Secrétaire : Francis DEBAR

Siège social : DLF Champagne-Ardenne chez M. et Mme Dargaud
2 B, rue de Chevigné, 51100 REIMS

Lettre n° 100 - décembre 2012

RÉUNION DU 17 NOVEMBRE 2012

CHARLES BAUDELAIRE par Mme Vicky Bacri

« Mes ancêtres, idiots ou maniaques, dans des appartements solennels, tous victimes de terribles passions »

C'est ainsi que Charles Baudelaire parlait de ses origines. En fait on a peu de renseignements sur les ascendants du poète. Baudelaire était convaincu que ses parents étaient mal assortis. Son père Joseph François était né à La Neuville-au-Pont dans la Marne en 1759. C'était un homme cultivé, raffiné, caustique, disciple des philosophes et grand amateur d'art, marié en 1797 avec Mlle Janin.

Devenu veuf avec un fils, cet homme du XVIII^e siècle épousa le 9 septembre 1819 une jeunesse de vingt-six ans, Caroline Archimbaut-Dufaÿs, fille, croit-on, d'un ancien officier émigré. Il s'installa avec elle rue Hautefeuille dans une maison qui fut détruite lors du percement du boulevard Saint-Germain.

Charles y naquit le 9 avril 1821, il fut baptisé le 7 juin suivant à Saint-Sulpice. Caroline accepte d'étouffer ses élans auprès d'un mari qui a trente-quatre ans de plus qu'elle. Son bonheur et sa joie, elle les trouve avec Charles dont les sourires, les caprices, les balbutiements la ravissent ; le garçon est turbulent et très émotif, un rien le jette dans l'extase ou la colère.

François Baudelaire fut le premier maître de son fils. Il lui enseigna les rudiments du latin, et surtout en le promenant dans le jardin et le musée du Luxembourg, il ouvrit l'esprit de l'enfant aux beaux-arts : *« Goût permanent depuis l'enfance de toutes les représentations plastiques »*, indiquera Baudelaire dans une note autobiographique.

François Baudelaire meurt malheureusement le 10 février 1827 alors que Charles n'a pas encore six ans. Caroline confie à Charles Asselineau, ami de la famille, *« si le père Baudelaire avait vu grandir son fils, il ne se serait certes pas opposé à sa vocation d'homme de lettres, lui qui était passionné pour la littérature et qui avait le goût si pur »*.

Cependant Caroline supporte mal son veuvage, les soucis matériels fondent un à un sur sa tête. Elle est autorisée à recevoir en tant que tutrice légale l'héritage de François Baudelaire, mais Alphonse, le demi-frère de Charles, refuse de rester dans l'indivision et réclame la liquidation de la succession, Caroline doit alors vivre de maigres revenus.

Pendant l'été 1827, elle se réfugie pour quelques semaines dans une maison louée à Neuilly, non loin du bois de Boulogne. Là, elle se repose de ses tracas, et redouble d'attention pour Charles, qui se souviendra avec émotion de cette escapade d'amoureux.

*Je n'ai pas oublié, voisine de la ville,
Notre blanche maison, petite mais tranquille ;
Sa Pomone de plâtre et sa vieille Vénus
Dans un bosquet chétif cachant leurs membres nus,
Et le soleil, le soir, ruisselant et superbe,
Qui, derrière la vitre où se brisait sa gerbe,
Semblait, grand œil ouvert dans le ciel curieux
Contempler nos dîners longs et silencieux,
Répandant largement ses beaux reflets de cierge
Sur la nappe frugale et les rideaux de serge.*

Bientôt, Caroline apprend avec ménagement à l'enfant qu'elle va se remarier. Le nouveau venu est le commandant Aupick, futur général. Pour ce garçon impressionnable, c'est une plaie profonde qui laissera une cicatrice indélébile. Révolté par ce mariage, Charles ne s'entend pas avec son beau-père.

Extrait du poème **L'ENNEMI**:

*Ma jeunesse ne fut qu'un ténébreux orage,
Traversé çà et là par de brillants soleils,
Le tonnerre et la pluie ont fait un tel ravage,
Qu'il reste en mon jardin bien peu de fruits vermeils. (...)*

*— O douleur ! ô douleur ! Le Temps mange la vie,
Et l'obscur Ennemi qui nous ronge le cœur
Du sang que nous perdons croît et se fortifie !*

Aupick laisse en France sa femme et Charles de mars 1830 à juillet 1831 Il se trouve en Algérie, il est nommé lieutenant-colonel. De retour à Paris, il reçoit l'ordre de partir en poste pour Lyon, où gronde l'insurrection. Il y restera comme chef d'état major jusqu'en 1836.

Charles accomplit au collège Royal de Lyon ses classes de la 6^e à la 3^e.

Le colonel Aupick est nommé chef d'état-major à Paris. Charles entre au collège Louis-le-Grand, il y est pensionnaire comme à Lyon. C'est un élève singulier, cynique, qui éprouve de lourdes mélancolies. Ses condisciples le considèrent comme un cerveau un peu « fêlé », distant, même poseur.

LE REBELLE

*Un Ange furieux fond du ciel comme un aigle,
Du mécréant saisit à plein poing les cheveux,
Et dit, le secouant : « Tu connaîtras la règle !
(Car je suis ton bon Ange, entends-tu ?) Je le veux !*

*Sache qu'il faut aimer, sans faire la grimace,
Le pauvre, le méchant, le tortu, l'hébéte,
Pour que tu puisses faire, à Jésus, quand il passe,
Un tapis triomphal avec ta charité.*

*Tel est l'Amour ! Avant que ton cœur ne se blase,
A la gloire de Dieu rallume ton extase ;*

C'est la Volupté vraie aux durables appas ! »

*Et l'Ange, châtiant autant, ma foi ! qu'il aime,
De ses poings de géant torture l'anathème ;
Mais le damné répond toujours : « Je ne veux pas ! »*

À dix-huit ans, alors qu'il vient d'obtenir son baccalauréat de justesse, il refuse d'envisager une carrière diplomatique qu'on voudrait lui faire prendre ! Il choisit la littérature, mais pour avoir la paix, il accepte la solution que propose son demi-frère, il s'inscrit à l'École de droit du 2 novembre 1839 jusqu'en juillet 1840, ce qui ne signifie pas qu'il suivra les cours, loin de là : il mène une vie libre, fréquentant les filles. Louis Ménard, son condisciple de Louis-le-Grand, s'intéresse aux excitants et probablement Baudelaire goûte à la confiture verte sans grand plaisir.

Il se confie à son demi-frère d'un secret qui le tourmente. En couchant avec une petite prostituée, Sarah, dite « Louchette » à cause de ses yeux bigles, il a contracté une maladie vénérienne et ne sait comment se soigner. Magnanime, Alphonse le met en rapport avec un pharmacien inventeur d'une drogue contre ces maladies (l'opiat balsamique) ; le traitement commence aussitôt.

Charles n'en veut pas à Louchette de l'avoir contaminé, il écrit : « *Je n'ai pas pour maîtresse une lionne illustre.* » Il l'évoquera plus tard dans *Les Fleurs du Mal*

*Une nuit que j'étais près d'une affreuse Juive,
Comme au long d'un cadavre un cadavre étendu,
Je me pris à songer près de ce corps vendu
A la triste beauté dont mon désir se prive.*

*Je me représentai sa majesté native,
Son regard de vigueur et de grâces armé,
Ses cheveux qui lui font un casque parfumé,
Et dont le souvenir pour l'amour me ravive.*

*Car j'eusse avec ferveur baisé ton noble corps,
Et depuis tes pieds frais jusqu'à tes noires tresses
Déroulé le trésor des profondes caresses,*

*Si, quelque soir, d'un pleur obtenu sans effort
Tu pouvais seulement, ô reine des cruelles !
Obscurcir la splendeur de tes froides prunelles.*

Qu'est-ce qui le séduit chez cette fille disgracieuse et malade ? Eh bien justement sa laideur, son délabrement, sa malchance et son vice.

Jusqu'à sa découverte de l'amour physique, il n'y avait pour lui qu'une femme au monde : sa mère. C'est pour ne pas la trahir qu'il choisit ces créatures comme partenaires.

Le général Aupick n'a guère le temps de s'occuper de sa famille. Il découvre avec indignation l'oisiveté absolue de son beau-fils qui ne met plus les pieds à l'École de droit. Charles fait des dettes partout et les créanciers le poursuivent ; Aupick a eu vent de ses frasques, il ne peut tolérer tant d'indiscipline. Le conseil de famille est réuni, le parti de la rigueur l'emporte sur celui de la compréhension représenté par la mère, et Charles doit embarquer pour un voyage au long cours, jusqu'aux Indes.

Il apprend la sentence de ses parents sans broncher. Ce départ est pour lui une évasion. Il est conduit à Bordeaux pour embarquer le 9 juin 1841 sur le navire *Les Mers du Sud*,

commandé par le capitaine Saliz, qui met la voile pour Calcutta. Il pense que dans moins d'un an il sera majeur ; libéré de la tutelle de sa famille, il pourra disposer de l'argent que son père lui a légué et se consacrer à la poésie sans que personne n'ait le droit de le lui reprocher. Il sera aussi grand, aussi indépendant que Lamartine ou Victor Hugo.

Il doit surprendre ! Cette attirance envers la violence, la pourriture qui désole tant ses proches, il sent confusément qu'il doit la cultiver s'il veut se distinguer du lot des poètes à la mode.

Sur le bateau, un solide trois-mâts, Charles est d'abord amusé par ce changement d'existence. Dédaigneux, il ne se lie avec aucun de ses compagnons de traversée. Bien au contraire, il s'ingénie à les choquer, en ridiculisant la famille, la religion, la vertu, la patrie ; il prend plaisir à se rendre odieux. Un jour le capitaine abat d'un coup de carabine un albatros qui tournait autour de leurs têtes ; c'est une bête magnifique ! Comme elle n'est que légèrement blessée les matelots l'attachent par une patte et s'amuse à la tourmenter, l'un d'eux lui harcèle le bec avec sa pipe allumée. Aussitôt, Charles se rue sur l'homme et, ivre de rage, le frappe des pieds et des poings, jusqu'à ce que le capitaine accoure et les sépare.

L'ALBATROS

*Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage
Preignent des albatros, vastes oiseaux des mers,
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
Le navire glissant sur les gouffres amers.*

*A peine les ont-ils déposés sur les planches,
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches
Comme des avirons traîner à côté d'eux.*

*Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule !
Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid !
L'un agace son bec avec un brûle-gueule,
L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait !*

*Le Poète est semblable au prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l'archer ;
Exilé sur le sol au milieu des huées,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.*

Le 18 septembre 1841, le navire *Les Mers du Sud*, après avoir subi une terrible tempête, arrive à l'île de la Réunion, Charles refuse de mettre pied à terre pendant que des ouvriers remettent le navire en état. Tout en surveillant les travaux, le capitaine Saliz ne perd pas de vue le précieux passager dont il a la garde. La dépression de Charles, son ennui et son dégoût de toute chose l'inquiètent. Il a un refus de vivre égal à celui d'un vieil homme. Un jour, il annonce carrément au capitaine Saliz, qui lui vantait les mystères de Calcutta où ils devaient se rendre, qu'il n'ira pas plus loin, et qu'il veut rentrer chez lui. Justement il y a un bateau l'*Alcide* qui appareillera bientôt pour Bordeaux.

Un extrait du poème **OBSESSION**:

*Je te hais, Océan ! tes bonds et tes tumultes,
Mon esprit les retrouve en lui ; ce rire amer*

*De l'homme vaincu, plein de sanglots et d'insultes,
Je l'entends dans le rire énorme de la mer.*

*Comme tu me plairais, ô nuit ! sans ces étoiles
Dont la lumière parle un langage connu !
Car je cherche le vide, et le noir, et le nu !*

*Mais les ténèbres sont elles-mêmes des toiles
Où vivent, jaillissant de mon œil par milliers,
Des êtres disparus aux regards familiers.*

Contrarié et chagriné par son échec, le capitaine Saliz écrit au général Aupick le 14 octobre 1841 : « Général, je viens avec regret vous dire que je ne peux faire terminer à votre beau-fils M. Charles Baudelaire le voyage que vous aviez décidé pour lui sur le navire que je commande. Ses idées se sont fixées sur le désir de retourner à Paris le plus tôt possible [...] j'ai dû consentir à son embarquement sur un navire de Bordeaux [...], l'Alcide, capitaine Jude de Beauséjour. Mais l'Alcide ne lèvera l'ancre que le 4 novembre 1841. »

Aupick ne sait pas encore que Charles a abrégé son voyage. Dans les premiers jours de février, il reçoit la lettre du capitaine Saliz. Ainsi Charles a osé, de son propre chef, tourner bride et, en dépit de ses promesses, renoncer à la destination qui lui était imposée ! Mieux, à bord, il a irrité tout le monde par ses réflexions irrespectueuses et invraisemblables. Serait-il irrécupérable ? Aupick fulmine devant Caroline.

Le 16 février 1842, en débarquant à Bordeaux, Charles n'est pas tranquille à la pensée de ce qui l'attend à la maison. Les retrouvailles sont moins pénibles qu'il le craignait, la famille espère le convertir à la raison.

Première épreuve, l'appel de la classe 1841 sous les drapeaux. Le tirage au sort a lieu comme prévu le 3 mars 1842, quatre cent soixante-dix jeunes gens tentent leur chance. Charles décroche le n° 265, la liste s'arrête au n° 211, il pousse un soupir de soulagement. Sauvé !

Dispensé de l'uniforme, il songe à se libérer de sa famille. Le 9 avril 1842 Charles devenu majeur revendique l'héritage paternel. Il entend jouir de tous ses droits: domicile séparé, pleine disposition de son argent, et choix d'un métier à sa convenance. Ce métier, il l'affirme haut et fort, sera celui d'écrivain. Aupick finit par accepter une carrière littéraire à condition qu'elle soit sérieuse. Mais Baudelaire dilapide la moitié de sa fortune en moins de deux ans ; à lui la grande vie, Caroline est de plus en plus alarmée, Charles est un « panier percé », il vend ses actions de la Banque de France et il hypothèque ses terrains de Neuilly. Sa mère lui reproche le désordre de ses finances et il se moque gentiment de ses alarmes.

Bientôt le général Aupick se fâche, il pense qu'il faudra recourir à la nomination d'un conseil judiciaire pour défendre Charles de sa maladive prodigalité. Le 11 juin, malgré l'avis de sa mère, Charles vend ses terrains. Finalement le conseil de famille le condamne et les folies sont terminées. Le notaire Ancelle, promu tuteur, lui versera dorénavant une modique rente mensuelle. Désormais, il est toujours sans le sou ; le dandy est devenu bohème, il oscille entre le malheur d'être sous tutelle et le soulagement de n'être plus responsable de rien. Après tout, se dit-il, il est bon pour un poète de n'avoir d'autres soucis que son œuvre, et que les nécessités matérielles laissent l'écrivain au repos.

Baudelaire continue d'écrire. Il a renoué de bonnes relations avec son éditeur, il s'est fait des amis dans les cercles littéraires. Sainte-Beuve plutôt que Victor Hugo, Théophile Gautier, Barbey d'Aurevilly, Flaubert et Théodore de Banville, le peintre Manet, le photographe Nadar, qui l'a immortalisé en quatre clichés qu'on retrouve dans tous les ouvrages consacrés au poète ; il a retrouvé avec joie Auguste Dozon et ses camarades de l'École normande.

Devant ses confrères presque tous inconnus qui cultivent une muse pure, légère, Baudelaire stupéfie l'auditoire par la rudesse et l'impudence de ses vers. Sa dégaine, son vêtement, l'expression cynique de son regard dérangent ces garçons timorés. Plus il avance dans la vie, plus il aime choquer, intriguer, et déplaire. Pourtant il a des élans de franche amitié pour certains de ses camarades. Celui qu'il préfère est le peintre Émile Deroy. Ensemble ils écument les musées, les ateliers, les cafés, et jugent avec passion les récentes œuvres de l'art. Émile Deroy exécute en quatre séances de nuit un portrait de Baudelaire songeur, un doigt sur la tempe et les joues entourées d'un mince collier de barbe ; la chevelure est épaisse et se gonfle sur les oreilles, le regard est direct, perçant et inquiétant, tel qu'on le rencontrait se promenant aux alentours de son île Saint-Louis. Les femmes tiennent aussi dans la vie de Baudelaire une certaine place, assez difficile à définir.

Les amis qui grimpent jusqu'à son perchoir y trouvent souvent, affalée dans un fauteuil, une mulâtresse avec laquelle il vécut assez longtemps. Elle a le teint sombre, l'œil effronté, les lèvres épaisses et la chevelure noire, fortement crêpée. Née à Saint-Domingue, elle joue de petits rôles au théâtre, et a connu de nombreuses aventures galantes avant de rencontrer Baudelaire. Le caquetage de Jeanne l'exaspère, mais il suffit qu'elle bouge, la croupe saillante, les seins offerts, pour qu'il voie en elle la sorcière antique, l'incarnation féminine de la perversité, la prêtresse du mal dont il ne peut se passer pour vivre.

*Tu mettrais l'univers entier dans ta ruelle,
Femme impure ! L'ennui rend ton âme cruelle.
Pour exercer tes dents à ce jeu singulier,
Il te faut chaque jour un cœur au râtelier.
Tes yeux, illuminés ainsi que des boutiques
Et des ifs flamboyants dans les fêtes publiques,
Usent insolemment d'un pouvoir emprunté,
Sans connaître jamais la loi de leur beauté.*

*Machine aveugle et sourde, en cruautés féconde !
Salutaire instrument, buveur du sang du monde,
Comment n'as-tu pas honte et comment n'as-tu pas
Devant tous les miroirs vu pâlir tes appas ?
La grandeur de ce mal où tu te crois savante
Ne t'a donc jamais fait reculer d'épouvante,
Quand la nature, grande en ses desseins cachés,
De toi se sert, ô femme, ô reine des péchés,
— De toi, vil animal, — pour pétrir un génie ?*

O fangeuse grandeur ! Sublime ignominie !

Un jour un ami l'ayant plaisanté sur son excessive rigueur à parfaire sa poésie, il s'écrie : « *Je veux que mon œuvre soit aussi peu banale, aussi déplaisante aux bourgeois que ma vie.* »

Atteint de syphilis, doté d'un conseil judiciaire, affublé d'une maîtresse quarteronne, criblé de dettes, il se glorifie de ses « tares » comme de qualités indispensables à sa carrière d'écrivain.

On oublie souvent l'autre version de son œuvre, non moins importante. Il est critique littéraire, critique musical, mais aussi critique d'art. Il va s'imposer comme un maître du genre. Selon lui, le bel absolu n'existe pas, chaque époque a sa beauté. Le peintre doit s'attacher à l'exprimer à travers son imagination et non par une figuration ordinaire du réel. Estimant que ses compétences en art sont à présent suffisantes, il décide d'en rendre compte

dans une brochure du Salon qui ouvre ses portes le 15 mars 1845. Parmi les modernes, il apprécie surtout les œuvres violentes et hautes en couleur de Delacroix, il estime que le romantisme s'incarne plus que jamais dans ce peintre. « *J'ignore s'il est fier de sa qualité de romantique, écrit Baudelaire, mais sa place est ici, parce que la multitude du public l'a, depuis longtemps, institué le chef de l'école moderne.* »

Extrait du poème **LES PHARES**

*Delacroix, lac de sang hanté des mauvais anges,
Ombragé par un bois de sapins toujours vert,
Où, sous un ciel chagrin, des fanfares étranges
Passent, comme un soupir étouffé de Weber.*

En attendant, il demande encore à sa mère de l'aider, hors du contrôle de Me Ancelle et s'accuse devant elle d'être un mauvais fils, mais il a tant d'excuses : « *Malheureux, humilié, triste comme je suis, violenté tous les jours par une foule de besoins, je crois qu'il faut être indulgent pour moi* », écrit-il à Caroline.

En février 1846 paraît dans *L'Esprit public* le premier poème en prose de Baudelaire *Le Jeune Enchanteur*, récit d'un style guindé, mais non sans élégance. Il avait écrit à Arsène Houssaye, directeur du journal *L'Artiste* : « *J'ai une petite confession à vous faire, c'est en feuilletant pour la vingtième fois au moins le fameux Gaspard de la nuit d'Aloysius Bertrand (un livre connu de vous, de moi et de quelques-uns de nos amis, n'a-t-il pas tous les droits d'être appelé fameux ?) que l'idée m'est venue de tenter quelque chose d'analogue et d'appliquer à la description de la vie moderne le procédé qu'il avait appliqué à la peinture de la vie ancienne si étrangement pittoresque.* » C'est seulement pour la première fois en 1864 qu'apparaît en tête des poèmes en prose le titre *Le Spleen de Paris*.

Voici l'**ÉPILOGUE** du recueil :

*Le cœur content, je suis monté sur la montagne
D'où l'on peut contempler la ville en son ampleur,
Hôpital, lupanar, purgatoire, enfer, baigne,*

*Où toute énormité fleurit comme une fleur,
Tu sais bien, ô Satan, patron de ma détresse,
Que je n'allais pas là pour répandre un vain pleur ;*

*Mais comme un vieux paillard d'une vieille maîtresse,
Je voulais m'enivrer de l'énorme catin
Dont le charme infernal me rajeunit sans cesse.*

*Que tu dormes encor dans les draps du matin,
Lourde, obscure, enrhumée, ou que tu te pavanes
Dans les voiles du soir passémentés d'or fin,*

*Je t'aime, ô capitale infâme ! Courtisanes
Et bandits, tels souvent vous offrez des plaisirs
Que ne comprennent pas les vulgaires profanes.*

Le 23 août 1846, *L'Arche du théâtre* reproduit sous la signature de Baudelaire - Dufays, un portrait superbe de Balzac, que l'auteur raille pour ses ficelles commerciales, tout en le louant pour son énorme invention de romancier : « *C'est bien lui, l'homme aux faillites mythologiques, aux entreprises hyperboliques et fantasmagoriques dont il oublie toujours d'allumer la lanterne ; le grand pourchasseur de rêves, sans cesse à la recherche de l'absolu ; lui, le personnage le plus curieux, le plus cocasse, le plus intéressant et le plus vaniteux des personnages de la Comédie humaine, lui cet original aussi insupportable dans la vie que délicieux dans ses écrits, ce gros enfant bouffi de génie et de vanité qui a tant de qualités et tant de travers que l'on hésite à retrancher les uns de peur de perdre les autres, et de gâter ainsi cette incorrigible et fatale monstruosité !* » La plume est déjà d'une stupéfiante assurance. À vingt-cinq ans, Baudelaire est, en prose, maître absolu de ses moyens. Deux semaines plus tard, il écrit son premier poème important : *Don Juan aux Enfers* qui est publié dans *L'Artiste* :

Extrait de cette poésie

*Quand Don Juan descendit vers l'onde souterraine
Et lorsqu'il eut donné son obole à Charon,
Un sombre mendiant, l'œil fier comme Antisthène,
D'un bras vengeur et fort saisit chaque aviron. [...]*

*Sganarelle en riant lui réclamait ses gages,
Tandis que Don Luis avec un doigt tremblant
Montrait à tous les morts errant sur les rivages
Le fils audacieux qui raila son front blanc.*

*Frisonnant sous son deuil, la chaste et maigre Elvire,
Près de l'époux perfide et qui fut son amant,
Semblait lui réclamer un suprême sourire
Où brillât la douceur de son premier serment.*

*Tout droit dans son armure, un grand homme de pierre
Se tenait à la barre et coupait le flot noir ;
Mais le calme héros, courbé sur sa rapière,
Regardait le sillage et ne daignait rien voir.*

À cette époque, Paris est malade de politique ; au moment de la révolution de 1848, on trouve Baudelaire dans la rue, les mains noires de poudre. Il s'égosille et répète comme un refrain : « *Il faut aller fusiller le général Aupick.* » Mais la foule ne tient nullement à écharper Aupick, elle n'a pas les mêmes motifs que lui de haïr ce général dont le nom lui est inconnu. Mais cette fureur s'évanouit vite et il revient à la littérature.

Dans *La Revue de Paris* de mars 1852, Baudelaire consacre une grande étude à Edgar Allan Poe, sa vie et ses ouvrages.

« Savez-vous pourquoi j'ai si patiemment traduit Poe ? Parce qu'il me ressemblait. Les désordres, l'alcoolisme, l'indigence, la paresse, sont les siens. » C'est à lui-même qu'il pense avant tout lorsqu'il affirme : « Il y a des destinées fatales : il existe dans la littérature de chaque pays des hommes qui portent le mot guignon écrit en caractères mystérieux dans les plis sinueux de leurs fronts. Edgar Poe, ivrogne, pauvre, persécuté, paria, me plaît plus que, calme et vertueux, un Goethe ou un Walter Scott. »

En 1852, Baudelaire fait la connaissance d'une demi-mondaine, très en vogue, Mme Sabatier, baptisée par Théophile Gautier « la présidente » et amie d'un financier. Baudelaire l'aime d'un amour immatériel, lui envoie anonymement des vers passionnés. Elle est devenue pour lui l'ange qui le protège, la muse et la madone. Baudelaire admire en Mme Sabatier son équilibre physique et moral.

RÉVERSIBILITÉ

*Ange plein de gaieté, connaissez-vous l'angoisse ?
La honte, les remords, les sanglots, les ennuis,
Et les vagues terreurs de ces affreuses nuits
Qui compriment le cœur comme un papier qu'on froisse ?
Ange plein de gaieté, connaissez-vous l'angoisse ?*

*Ange plein de bonté, connaissez-vous la haine,
Les poings crispés dans l'ombre et les larmes de fiel,
Quand la Vengeance bat son infernal rappel,
Et de nos facultés se fait le capitaine ?
Ange plein de bonté connaissez-vous la haine ?*

*Ange plein de santé, connaissez-vous les Fièvres,
Qui, le long des grands murs de l'hospice blafard,
Comme des exilés, s'en vont d'un pied traînard,
Cherchant le soleil rare et remuant les lèvres ?
Ange plein de santé, connaissez-vous les Fièvres ?*

*Ange plein de beauté, connaissez-vous les rides,
Et la peur de vieillir, et ce hideux tourment
De lire la secrète horreur du dévouement
Dans des yeux où longtemps burent nos yeux avides ?
Ange plein de beauté, connaissez-vous les rides ?*

*Ange plein de bonheur, de joie et de lumières,
David mourant aurait demandé la santé
Aux émanations de ton corps enchanté ;
Mais de toi je n'implore, ange, que tes prières,
Ange plein de bonheur de joie et de lumières !*

Tout en chantant les louanges de Mme Sabatier, il s'intéresse à une autre jeune femme, l'actrice Marie Daubrun ; elle est sans doute la maîtresse de Théodore de Banville. Baudelaire éprouve une adoration pour elle, mais leur liaison sera orageuse et assez brève. La poésie amoureuse des *Fleurs du Mal* s'est ainsi formée d'une série de liaisons, d'aspirations, de désirs et de regrets ; le projet de Baudelaire est de publier un recueil qui étonnera. Il y parviendra car il a choisi de décrire le mal.

Le 30 décembre 1856, un contrat est signé entre Baudelaire et Poulet Malassis pour *Les Fleurs du Mal*. Auguste Poulet-Malassis, chartiste, grand bibliophile, homme de goût et éditeur audacieux, fut le plus fidèle ami de Charles Baudelaire.

Durant les premiers mois de 1857, Baudelaire est très occupé entre la parution des *Histoires extraordinaires* d'Edgar Poe et la correction des épreuves de son œuvre. Il apprend le 27 avril 1857 la mort du général Aupick, il croit enfin que le principal obstacle entre sa mère et lui vient de tomber et qu'il va la retrouver toute entière, comme au temps de son enfance.

Le 21 juin 1857, *Les Fleurs du Mal* sortent en librairies. Baudelaire craint de braquer contre lui le public. Il hésite même à en adresser un exemplaire à sa mère, mais réflexion faite, sachant qu'elle en entendra parler, il lui expédie son recueil : « *Ce livre dont le titre, Fleurs du Mal, dit tout, est revêtu, vous le verrez, d'une beauté sinistre et froide. Il a été fait avec fureur et patience.* » Alors qu'il s'efforce de rassurer sa mère, et de se rassurer lui-même, la campagne de presse contre *Les Fleurs du Mal* a déjà commencé. Baudelaire, qui n'avait que mépris pour les petits journaux, ne fut pas ménagé. L'originalité de son livre ne pouvait que choquer. Le 5 juillet dans *Le Figaro*, Gustave Bourdin, gendre du directeur, dénonçait pratiquement à la justice *Les Fleurs* pour cause d'immoralité. Ce furent, dit-on, ces lignes aussi sottes que méchantes qui déchainèrent les poursuites judiciaires. Cependant à la direction générale de la Sûreté, un rapport confidentiel spécifie que *Les Fleurs du Mal* constituent un défi jeté aux lois que protègent la religion et la morale : blasphèmes, éloges de la lubricité, chants en l'honneur de l'amour entre femmes, complaisance pour le satanisme et l'ordure. L'ouvrage entier paraît à ces messieurs du ministère un outrage aux mœurs et à l'Église. Dès le 7 juillet, le ministère de l'Intérieur demande au procureur général d'engager des poursuites. Le 20 août 1857, Baudelaire, crispé de honte et de rage, se présente au Palais de justice. Le redoutable procureur impérial Pinard demande aux juges une certaine pondération : « *Soyez indulgents pour Baudelaire, mais donnez, en condamnant certaines pièces, un avertissement devenu nécessaire.* » Le jugement est rendu le jour même, Baudelaire est condamné à 300 F d'amende, et Poulet Malassis à 200 F. De plus le tribunal ordonne la suppression des poèmes qui lui paraissent les plus osés : *Les Bijoux - Le Léthé - Lesbos - Femmes damnées - Les Métamorphoses du vampire - A celle qui est trop gaie*. (C'est seulement le 31 mai 1949 que la chambre criminelle de la Cour de cassation annulera le jugement de 1857.)

A CELLE QUI EST TROP GAIE

*Ta tête, ton geste, ton air
Sont beaux comme un beau paysage ;
Le rire joue en ton visage
Comme un vent frais dans un ciel clair*

*Le passant chagrin que tu frôles
Est ébloui par la santé
Qui jaillit comme une clarté
De tes bras et de tes épaules.*

*Les retentissantes couleurs
Dont tu parsèmes tes toilettes
Jettent dans l'esprit des poètes
L'image d'un ballet de fleurs*

*Ces robes folles sont l'emblème
De ton esprit bariolé ;
Folle dont je suis affolé,
Je te hais autant que je t'aime !*

*Quelquefois dans un beau jardin
Où je traînais mon atonie,
J'ai senti, comme une ironie,
Le soleil déchirer mon sein ;*

*Et le printemps et la verdure
Ont tant humilié mon cœur,
Que j'ai puni sur une fleur
L'insolence de la Nature.*

*Ainsi je voudrais, une nuit
Quand l'heure des voluptés sonne,
Vers les trésors de ta personne,
Comme un lâche, ramper sans bruit,*

*Pour châtier ta chair joyeuse,
Pour meurtrir ton sein pardonné,
Et faire à ton flanc étonné
Une blessure large et creuse,*

*Et, vertigineuse douceur !
A travers ces lèvres nouvelles,
Plus éclatantes et plus belles,
T'infuser mon venin, ma sœur.*

Pour Baudelaire il n'y a pas de sujets interdits. Son art mordant éclate aussi bien dans les tableaux macabres que dans des évocations érotiques ou mystiques. Il a toujours une immense compassion pour la misère humaine. Il est révolté contre la société qui se réclame du Christ. Écorché vif, il souffre de tout ce qui lui rappelle sa triste condition. Il ne pardonne pas à Dieu d'avoir créé un monde d'injustices et d'absurdités. Il lui tient tête, mais il reconnaît son pouvoir croyant le nier, au nom de Satan, il l'interpelle, ses invectives sont des prières détournées. Les vers qu'il lance comme des flèches vers le ciel ne retombent jamais. Ce livre n'est pas conçu pour plaire au public, il est la biographie d'un homme inadapté et malade.

ÉPIGRAPHE POUR UN LIVRE CONDAMNÉ

*Lecteur paisible et bucolique,
Sobre et naïf homme de bien,
Jette ce livre saturnien,
Orgiaque et mélancolique.*

*Si tu n'as fait ta rhétorique
Chez Satan, le rusé doyen,
Jette ! tu n'y comprendrais rien,
Ou tu me croirais hystérique.*

*Mais si, sans se laisser charmer,
Ton œil sait plonger dans les gouffres,
Lis-moi, pour apprendre à m'aimer ;*

*Ame curieuse qui souffres
Et vas cherchant ton paradis,
Plains-moi !... Sinon, je te maudis !*

Des confrères éminents écrivent à Baudelaire pour lui exprimer leur admiration, Flaubert le gratifie d'une lettre superbe : « *J'ai d'abord dévoré votre volume, d'un bout à l'autre, et maintenant depuis huit jours, je le relis vers à vers, mot à mot, et, franchement cela me plaît et m'enchanté, vous avez trouvé le moyen de rajeunir le romantisme, vous ne ressemblez à personne, ce qui est la première de toutes les qualités, j'aime votre âpreté avec ses délicatesses de langage, et puis vous chantez la chair sans l'aimer d'une façon triste et détachée qui m'est sympathique. Vous êtes résistant comme le marbre, et pénétrant comme un brouillard d'Angleterre.* »

Victor Hugo du fond de son exil écrit : « *Vos Fleurs du Mal rayonnent et éblouissent comme des étoiles. Continuez, je crie bravo de toutes mes forces à votre vigoureux esprit. Une des rares décorations que le régime actuel peut vous accorder, vous venez de la recevoir, ce qu'il appelle sa justice vous a condamné au nom de ce qu'il appelle sa morale. C'est une couronne de plus. Je vous serre la main, Poète.* » Enfin Stéphane Mallarmé : « *J'ai lu et relu vos Fleurs du Mal, et je ne connais pas d'œuvre, contemporaine ou autre, qui ait fait sur moi une impression plus forte que ces poèmes, dont la variété se rallie dans la puissante unité de l'effet... rien ne se trouve à ce degré dans nul autre poète.* »

Dès le début de 1860 étaient apparus les symptômes de la vieille maladie qui n'avait pas désarmé. Il souffre dans son corps, dans son orgueil aussi. Il écrit à sa mère : « *Le succès bizarre de mon livre et les haines qu'il a soulevées m'ont intéressé un peu de temps. Et puis, après cela, je suis retombé... je me demande sans cesse : à quoi bon ceci, à quoi bon cela ?, c'est là le véritable esprit du spleen. Je suis dégoûté depuis bien des années déjà de cette nécessité de vivre vingt-quatre heures tous les jours.* » Selon toute probabilité au cours de cette période sombre, il a souvent pensé à Gérard de Nerval, qui s'est pendu rue de la Vieille Lanterne. L'exemple le hante : disparaître comme lui, pourquoi pas ? Dans son ouvrage *Mon cœur mis à nu* il écrit : « *Tout enfant j'ai senti dans mon cœur deux sentiments contradictoires : l'horreur de la vie et l'extase de la vie. Je n'ai de désir ni de démontrer, ni d'étonner, ni d'amuser, ni de persuader. J'ai mes nerfs, mes vapeurs. J'aspire à un repos absolu et à une nuit continue. Chantre des voluptés folles du vin et de l'opium, je n'ai soif que d'une liqueur inconnue sur la terre, et que la pharmacie céleste, elle-même, ne pourrait pas m'offrir, d'une liqueur qui ne contiendrait ni la vitalité, ni la mort, ni l'excitation, ni le néant. Ne rien savoir, ne rien enseigner, ne rien vouloir, ne rien sentir, dormir et encore dormir, tel est aujourd'hui mon unique vœu, vœu infâme et dégoûtant, mais sincère.* »

CHANT D'AUTOMNE

I

*Bientôt nous plongerons dans les froides ténèbres ;
Adieu, vive clarté de nos étés trop courts !
J'entends déjà tomber avec des chocs funèbres
Le bois retentissant sur le pavé des cours.*

*Tout l'hiver va rentrer dans mon être : colère,
Haine, frissons, horreur, labeur dur et forcé,
Et, comme le soleil dans son enfer polaire,
Mon cœur ne sera plus qu'un bloc rouge et glacé.*

*J'écoute en frémissant chaque bûche qui tombe ;
L'échafaud qu'on bâtit n'a pas d'écho plus sourd.
Mon esprit est pareil à la tour qui succombe
Sous les coups du bélier infatigable et lourd.*

*Il me semble, bercé par ce choc monotone,
Qu'on cloue en grande hâte un cercueil quelque part.
Pour qui ?— C'était hier l'été ; voici l'automne !
Ce bruit mystérieux sonne comme un départ.*

II

*J'aime de vos longs yeux la lumière verdâtre,
Douce beauté, mais tout aujourd'hui m'est amer,
Et rien, ni votre amour, ni le boudoir, ni l'âtre,
Ne me vaut le soleil rayonnant sur la mer.*

*Et pourtant aimez-moi, tendre cœur ! soyez mère,
Même pour un ingrat, même pour un méchant ;
Amante ou sœur, soyez la douceur éphémère
D'un glorieux automne ou d'un soleil couchant.*

*Courte tâche ! La tombe attend ; elle est avide !
Ah ! laissez-moi, mon front posé sur vos genoux,
Goûter, en regrettant l'été blanc et torride,
De l'arrière-saison le rayon jaune et doux !*

Cependant son désarroi est de courte durée ; après quelques semaines d'abattement, de regret, d'incertitude, il constate en lui le retour du goût de vivre et du besoin de créer. À sa mère qui le plaint de n'avoir pas un foyer comme les hommes de son âge, il répond ironiquement : « *Me permettez-vous de rire un peu, rien qu'un peu de ce désir que vous exprimez sans cesse de me voir semblable à tout le monde...* »

Le 9 mars 1861 paraît une nouvelle édition des *Fleurs du Mal* augmentée de trente-cinq poèmes. Également en volume *Les Paradis artificiels* et deux ouvrages d'essais critiques intitulés *Opinions littéraires et Curiosités esthétiques*. En novembre 1861 paraît un sonnet, différent par son ton modéré malgré les épreuves du poète :

RECUEILLEMENT

*Sois sage, ô ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille.
Tu réclamaï le Soir ; il descend ; le voici :
Une atmosphère obscure enveloppe la ville,
Aux uns portant la paix, aux autres le souci.*

*Pendant que des mortels la multitude vile,
Sous le fouet du Plaisir, ce bourreau sans merci,
Va cueillir des remords dans la fête servile,
Ma Douleur, donne-moi la main ; viens par ici,*

*Loin d'eux. Vois se pencher les défuntes Années,
Sur les balcons du ciel, en robes surannées ;
Surgir du fond des eaux le Regret souriant ;*

*Le Soleil moribond s'endormir sous une arche,
Et, comme un long linceul traînant à l'Orient,
Entends, ma chère, entends la douce Nuit qui marche.*

Miné par la maladie, abusant de l'opium et du haschich, il est contraint de produire de quoi alléger les dettes qui l'écrasent. Il part en Belgique, au printemps 1864, faire une tournée de conférences qui sont un fiasco.

À la mi-mars 1866, il est invité par son ami le graveur Félicien Rops à passer quelques jours à Namur. Sa première visite est pour l'église Saint-Loup. Alors qu'il admire les confessionnaux aux riches sculptures, il est saisi d'un étourdissement et s'effondre sur les dalles. Il donne des signes de troubles cérébraux. On le ramène en hâte à Bruxelles. Il a une nouvelle crise où l'aphasie d'abord, l'hémiplégie ensuite se déclarent. Finalement aux premiers jours de juillet, on le reconduit à Paris, où il est placé dans la clinique du Dr Duval à Neuilly. Les idées vivaient toujours en lui, on s'en apercevait bien à ses yeux, mais elles étaient prisonnières et muettes.

Il va agoniser lentement pendant treize mois. Le samedi 31 août 1867, Charles Baudelaire s'éteint entre les bras de sa mère, qui commençait enfin à comprendre son génie.

Ses prières ont été exaucées au-delà de ce qu'il lui était permis d'espérer. Il a beaucoup souffert et ses souffrances lui ont valu d'être admiré et aimé par ceux qui sont venus après lui. Le monde n'a plus été le même. Le voyage, le rêve, la volupté, et jusqu'au bonheur, y prirent quelque chose de magique et de triste qui sort des *Fleurs du Mal*.